

# LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI, 22 FÉVRIER, 1845.

No. 8.

SOMMAIRE :—La Lanterne de Juillet.—  
L'Heure de la mort.—L'Imperturbable.—  
Le *Jeune France* en Voyage.—Bien Par-  
ler.—Essai lu à l'Institut Canadien.—La  
Discretion.—Un mot sur notre publication.  
—Histoire de la Semaine.—Faits Divers.

## LITTÉRATURE.

### La Lanterne de Juillet.

C'était pendant les trois jours.

Il était nuit : nous étions six, nous reve-  
nions de nous procurer des armes, comme  
tout le monde, en brisant des boutiques d'ar-  
muriers. On ne pouvait faire autrement.  
Sans doute ces effractions sont réparées ; c'est  
une dette sainte. Ces armes ont donné la  
victoire, et nous n'avions pas le moindre scrupule.  
S'emparer d'un sabre ou d'une vieille  
carabine c'était faire un serment. Ce ser-  
ment a été tenu.

Les rues étaient bien noires et les bou-  
tiques fermées : peu de gens nous croisaient  
en route. On avait brisé les réverbères, et  
quelques-uns gisaient sur la voie publique.  
Les cordes se balançaient au vent. Je ne  
puis pas rendre ce qui se passa en moi à cette  
vue ; ce fut involontaire, mais rapide. Un  
instant le spectre de la terreur s'offrit à mes  
yeux. La raison fut la plus forte. Nous  
étions, je crois, dans le premier quartier de  
la lune ; et je fis observer à mes compagnons  
qu'au loin, dans le large rayon des plaines  
dont Paris est le centre, les habitans de la  
campagne, en tournant les regards vers le ter-  
rain de la bataille, s'étonneraient de ne pas  
voir cette auréole de clarté qui dans nos  
soirées ordinaires couronne le front de la  
ville, comme un nimbe d'or sur une tête de  
saint dans les tableaux du moyen âge.

Au travers de la rue Montorgueil çà et là  
un pavé sortait du niveau commun, comme  
un avis d'ingénieur, comme une désignation  
des futures barricades. Des charrettes ren-  
versées barraient faiblement les embranche-  
mens des rues. Pas de lumière aux fenêtres ;  
parfois un sillon lumineux sortant d'une bou-  
tique entr'ouverte, et qui se fermait au bruit  
mesuré de notre pas militaire.

Au moment de tourner la rue Mauconseil,  
nous nous trouvâmes face à face avec un  
homme qui rétrograda brusquement, lança  
dans le coin d'une borne quelque chose qui  
retentit, et prit sa course. Je cours à lui, je  
l'atteins, je le saisis ; mes compagnons nous  
rattrapent. L'un d'eux avait ramassé l'objet  
jeté par ce voleur ; c'était une lanterne  
brisée.

Il se laissa faire : nous l'environnâmes, et  
de la sorte, avec la preuve du délit, nous  
nous rendîmes chez un menuisier voisin où  
nous étions attendus.

Toute la famille du menuisier était réunie.  
Sur l'établi se trouvait un saladier rempli de  
poudre, près d'une chandelle fichée debout  
que l'on mouchait avec les doigts et sur les  
copaux, le tout sans y songer. Le père,  
vieux troupié, enseignait à ses deux fils à  
tourner des cartouches. Un ouvrier fondait

du plomb dans une poêle de fer ; à travers  
les trous élargis d'une grande écumoire, il  
faisait de haut, ruisseler le métal dans un  
seau d'eau froide, où les gouttes de plomb  
soudainement figées s'arrondissaient tant bien  
que mal. La mère, agenouillée contre un  
aiguiseur mis à terre, démouchetait des fleu-  
rets et leur façonnait la pointe, tandis que  
l'aînée de ses filles, de sept ans au plus, ver-  
sait peu à peu de l'huile sur la pierre. Oubliée  
au milieu de ce groupe sérieux, une petite  
fille, vêtue simplement de sa brassière  
d'indienne, examinait chaque chose avec une  
attention enfantine, et tambourinait de ses  
petites mains sur son petit ventre nu. Je ne  
pus refuser une minute d'intérêt à ce tableau.  
Dans un coin j'aperçus un drapeau tricolore ;  
cela me fit du bien. Sans doute, en ce mo-  
ment, mille scènes de ce genre avaient lieu  
dans la ville ; et si ses vastes quartiers  
étaient alors calmes, c'est que Paris résu-  
mait sa puissance pour frapper un grand coup.

Après quelques explications entre tous sur  
les projets du lendemain, détails inutiles et  
que je passe, on s'inquiéta du prisonnier.

C'était un homme d'une de ces figures  
qu'on peut appeler honnêtes, parce qu'il s'y  
trouve de la douceur et de l'abattement. Il  
paraissait avoir dépassé la cinquantaine. Son  
costume avait une sorte de recherche sans  
être riche ; enfin on n'expliquait le vol de la  
lanterne ni par la soupçon du besoin, ni par  
sa physionomie. Toutefois le fait était const-  
tant, et nos conjectures unanimes furent qu'il  
avait pensé que la destruction des réverbères  
lui offrirait naturellement l'occasion de spéculer  
sur la vente future de leurs débris.

On sait qu'en ce moment l'horreur du vol  
s'était développée avec énergie. Pour ma  
part, dans la rue Saint-Honoré, j'ai eu bien  
de la peine à détourner mon frère et un de  
mes amis d'un premier ressentiment contre  
un misérable. Notre prisonnier se sentait  
presque devant ses juges. La lanterne brisée  
était déposée près de lui, et il y ramenait sans  
cesse les yeux en écoutant avec résignation  
les reproches de mes camarades. Après tout,  
ils y mettaient un peu d'emphase ; mais le  
moment expliquait assez cette puérilité involon-  
taire.

— Enfin, lui-dis-je, est-ce la misère qui vous  
y a contraint ?

Il tressaillit, me regarda, et d'une voix  
étouffée répondit : Non.

C'était la première parole que nous obte-  
nions de lui. A ce silence enfin rompu suc-  
cédèrent à l'instant même des sanglots qu'il  
ne put vaincre, et qui nous firent mal, comme  
cela ne manque jamais lorsqu'on voit un  
homme pleurer. Nous nous dîmes à l'oreille  
qu'il fallait le relâcher, qu'une bagatelle de ce  
genre n'en valait pas la peine ; et dès ce mo-  
ment la porte de l'atelier fut libre.

Il n'en profita pas, et nous fûmes obligés  
de formuler nettement notre décision pour  
qu'il se décidât à quitter la chaise sur laquelle  
il s'était assis. Quand il fut debout et qu'il  
eut fait plusieurs pas vers la rue, il revint et  
nous supplia de lui laisser emporter la lan-  
terne.

Aux regards circulaires que chacun de nous  
jeta sur ses camarades, il vit notre étonnement  
et se rassit.

Ici, sauf ce que ma mémoire, infidèle sans

douto sur quelques légers détails, n'â sup-  
pléer involontairement à ce récit, j'ai cher-  
ché à rendre fidèlement ses paroles ; j'ai cru,  
j'ai peut-être eu tort, que cette histoire valait  
la peine d'être conservée.

— Ma demande vous étonne, nous dit-il ;  
elle est pourtant bien naturelle ; et lorsque  
j'aurai parlé, vous ne pourrez faire autrement  
que d'y souscrire. Un portrait, une bague de  
cheveux, une fleur fanée, ces riens sont quel-  
quefois une page dans la vie d'un homme : ils  
sont une relique sainte, une pensée de bon-  
heur, un testament d'ami ou de femme. Il n'y  
a même que les souvenirs qui donnent du prix  
à la plupart des choses de la terre. Sans  
la religion, qu'est-ce, dites-moi, qu'un cruci-  
fix ? Pourquoi le soldat est-il si content des  
cicatrices qui le défigurent ? Et vous, ma-  
dame, qui êtes mère, dites leur combien vous  
serait précieuse à jamais cette simple bras-  
sière de toile, si Dieu venait à vous prendre  
votre enfant. Eh bien ! cette misérable lan-  
terne, sans prix pour personne, ce fragment  
de fer et de plomb, c'est pour moi de l'histoire.  
Ce n'est pas une simple page de ma vie ; c'est  
ma vie tout entière.

— Voyez ! j'étais bien jeune ; j'avais sept  
ans : c'était en 1789. Mon père habitait  
Saint-Denis. Nous tenions une boutique de  
boulangier.—Je n'ai jamais revu l'endroit,  
mais je le reconnaîtrai. Je sus de bonne  
heure que nous avions des ennemis, sans en  
bien comprendre la cause. Seulement dans  
nos promenades aux prés les enfans de la  
ville me battaient ; ils me traitaient d'aristo-  
crate et mon père d'acepareur. Ils disaient  
sans doute ce que disaient leurs pères. Je  
leurs répondis ce que j'entendais dire au mien.  
— Ces rencontres à la longue me furent funestes.  
— Un jour on me rapporta blessé d'un coup  
de pierre au front, évanoui, ensanglanté.  
Mon père se trouvait seul au logis. Il m'in-  
terrogea, puis, après avoir rêvé, il m'ordon-  
na de mentir à ma mère, qui était d'une santé  
frêle, et de ne rien rapporter à personne de  
ces discours d'enfans. Le lendemain nous  
étions, ma mère et moi, dans un char-à-bancs  
chargé de quelques meubles, sur la route de  
Paris. On avait loué une chambre de la rue  
Montorgueil ; mon père venait nous voir.  
C'était ordinairement à la nuit, puis il re-  
tournait à Saint-Denis fort tard. Il devait  
quitter son état et se fixer près de nous. Ma  
mère le tourmentait à cet égard.—Les évé-  
nements font réfléchir, ils reportent vers le  
passé : c'est comme une eau-forte qui ravive  
en gravure.—Je me rappelai depuis qu'un  
soir, le 1er août, il était tout contrain-  
t, et ré-  
pondait sans trop de suite à ma mère, qui le  
pressait de venir à Paris. Elle s'aperçut de  
ses distractions, et lui en fit la remarque. Il  
répondit par un sourire pénible et nous  
quitta.

— Aussitôt après son départ, il y eut de la  
rumeur au dehors. Nous nous mimes aux  
fenêtres ; mais l'obscurité amassée dans la  
rue ne nous permit de voir qu'une foule con-  
fuse, que des mouvemens tumultueux, indé-  
cis, tantôt dirigés vers le milieu de la voie,  
comme pour les accélérer vers un but, tantôt  
refoulés contre les murs des maisons, comme  
si une résistance désespérée s'y attachait.  
Le bruit et la multitude roulèrent jusque  
près de nos fenêtres. Je distinguai vague-